

Voilà à peine deux semaines j'ai écrit : « Quand le diagnostic sera établi, je commencerai un carnet. »

Onze jours ce n'est pas l'éternité mais c'est assez pour faire basculer une vie. L'*Étrangère* qui rôde depuis toujours sans se montrer a dressé son ombre. Elle a levé le voile et j'ai vu son visage.

Onze jours, c'est peu, c'est assez pour me signifier que le sable vient d'atteindre le col de l'entonnoir. Si le sable évoque l'Éternité, le sablier lui, nous rappelle le décompte des jours qui nous restent. L'homme, s'il était éternel, pourrait écrire sans fin sur le mystère du sable qui s'écoule dans le sablier. Pourtant sa chute, grain par grain, nous assène la certitude de notre condition mortelle, mais nous préférons l'oublier.

Ma vie bascule. Je devrais dire, ma vie chancelle car le scénario qui m'est imposé n'est pas celui dont j'avais rêvé : un homme cheminant vers des lendemains qu'il croyait encore trouver ici-bas, foudroyé au cœur de la forêt qu'il traversait, insouciant de l'orage. C'est la fin sublime du vagabond que nous conte Jean Giono, dans les dernières pages de *Que ma joie demeure*.

Le script que m'a dévoilé l'*Étrangère* est celui d'un compte à rebours, une lente déchéance de ma chair rongée par un mal sournois. Celle qu'il me faut

## LE PRINTEMPS DE LAZARE

désormais nommer la *Messagère*, puisque nous avons fait connaissance, est raffinée. Elle a choisi pour moi le mal dont je connais les traîtrises sans pouvoir les déjouer à coup sûr : un cancer. Et je suis cancérologue.

Aveugle, je l'aurai été jusqu'au bout, prodiguant aux autres des conseils que je ne suivais pas, comme si la parcelle de savoir que me conférait mon métier m'immunisait contre le mal. Depuis une quinzaine d'années, j'avais reculé un geste simple, plus facile pour moi que pour tout autre, écrire trois lettres sur une ordonnance : PSA. Puis monter un étage au-dessus de mon bureau, abandonner dix secondes mon bras aux mains d'une infirmière. Ainsi, j'aurais pu débusquer le mal beaucoup plus tôt, il y a des années sans doute, au lieu de découvrir aujourd'hui l'étendue de ses ravages.

PSA, *Prostatic Specific Antigen*, une protéine dont l'élévation dans le sang est la signature presque infaillible des cellules malignes qui se multiplient dans mon bas-ventre.

\*

Mais pourquoi avais-je repoussé si longtemps l'écriture de ces trois lettres sur une ordonnance ? La crainte de découvrir un chiffre redouté ? Certainement pas. Plutôt l'insouciance, l'irresponsable conviction d'être épargné par ce qui arrivait à tant d'autres que je soignais depuis des décennies. Après tout, un homme sur six développera un cancer de la prostate au cours de sa vie. Je serais sans doute l'un

## LE PRINTEMPS DE LAZARE

des cinq à glisser au travers des mailles. Alors à quoi bon m'inquiéter du niveau sanguin de cette protéine qui de toute façon s'élevait peu à peu avec l'âge ? N'avais-je pas appris avant beaucoup d'autres, car l'étude avait été conduite dans l'université américaine où j'étudiais alors, que si l'on débitait en tranches fines les prostates prélevées lors des autopsies, on trouvait des cellules cancéreuses chez tous les hommes de plus de quatre-vingts ans ? Un homme sur trente seulement en mourait. Pourquoi redouter une maladie qui somme toute était une forme de vieillissement de cet organe ? On en succombait rarement et son traitement pouvait se révéler plus nocif que fermer les yeux et se boucher les oreilles. Ne valait-il pas mieux se préserver des angoisses diagnostiques, de l'attente de résultats biologiques tous les six mois, des hésitations et des contradictions de mes collègues sur la conduite à tenir puisque l'on ne savait pas encore répondre à la question : « Quand on diagnostique de petits cancers de la prostate ne donnant aucun symptôme, lesquels faut-il traiter ? » Or jusqu'alors, je n'avais pas eu à me plaindre. J'étais en bonne santé, plus actif et vigoureux que la moyenne des hommes de mon âge. Jamais je n'avais eu la moindre raison de consulter un urologue.

Oui, tout cela avait joué un rôle dans la légèreté de ma conduite. Mais en écrivant ces lignes, il me semble n'avoir dégagé qu'une part de vérité. Il me faut creuser pour tenter d'exhumer le reste.

\*